AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

Le siège de Paris — IV

Il te disait frivole, amollie et sans force,
Toute au plaisir qui seul te sied ;
C'était juger du fruit au luxe de l'écorce :
L'armure est d'or, le cœur d'acier.
Il te disait la ville au vice habituée,
La Babylone aux dieux impurs,
Et comme on entre aux bras d'une prostituée,
Il croyait entrer dans tes murs.
Et du haut de ces murs dont le bronze foudroie,
Voici que ton bras punisseur
Se lève, et que frappant au front l'homme de proie,
Tu vois reculer l'agresseur !
En vain l'invasion t'enserre de son onde ;
Comme la mer contre un écueil,
Au pied de tes remparts où l'airain tonne et gronde,
Vient se briser son lourd orgueil.
La Force, qui pour lui prime le Droit, recule
Devant le Droit par toi vengé.
Trop de fois, dix contre un, féroce et sans scrupule,
De sang et d'or il s'est gorgé !
Ici, la force échoue. — A l'œuvre, astuce infâme
Dont l'esprit du Hun est pourvu !
Ceux que ne peut dompter la force, on les affame :
Le grand de Moltke a tout prévu.
S'embusquant à distance, errant sur les bruines,
Coupant tes ponts et tes chemins,
T'isolant sur ton fleuve au pied de tes collines,
Paris, la horde des Germains
T'entoure ; et, vils chacals guettant de loin leur proie,
Mais sur elle n'osant bondir,
Trois cent mille, ils sont là, cuvant l'ignoble joie
De voir leur victime pâlir
Sous l'étreinte de fer de sa suprême épreuve !...

Basse et savante atrocité !
La famine en tes flancs, l'âpre hiver sur ton fleuve,
Sans pain, sans feu, sainte Cité,
Quand tu portes les yeux sur l'immense vallée
Que blanchit un soleil en deuil,
Tombeau vivant, tu vois la neige amoncelée
T'envelopper comme un linceul.
Là, sous la terre dure, au revers des tranchées,
Dorment, glacés dans leur valeur,
Tes fiers enfants, moissons que la guerre a fauchées,
Tuant le fruit avec la fleur.
A l'horizon blafard où pèse un ciel livide,
Barrant la voie à tout secours,
D'un tenace ennemi veille la haine avide…
Ainsi s'en vont les nuits, les jours !
L'hiver et le typhus habitent tes murailles ;
Des maux tout l'essaim conjuré
Décime tes soldats, dévore tes entrailles
Sans ébranler ton cœur navré :
Dans ta lugubre enceinte où deux millions d'âmes
De faim, de froid souffrent pour toi,
Ton héroïsme ardent les réchauffe à ses flammes,
Ton cœur les nourrit de sa foi !